

Rythme de la phrase, balancements et gestes

Une proposition de mise en œuvre pratique de l'enseignement du Père Marcel Jousse à la lumière de la tradition d'oralité de l'Orient

B. Scherrer

Octobre 2020

Introduction

L'ambition de *L'Évangile au cœur* est de proposer une mémorisation efficace qui grave durablement le texte dans le cœur, permette une « lectio divina » pour soi et donne un moyen d'offrir l'Évangile à temps et à contretemps à un « prochain », que ce soit un ami ou un familier de la maison, ou une personne mise sur notre route par la Providence.

Jusqu'alors, la simplicité relative des perles abordées dans le programme de mémorisation proposé aux groupes pouvait se contenter d'une bonne accentuation rythmique du texte et de gestes de mimes donnant vie au texte. Mais le niveau de difficulté augmente sensiblement avec la *Karozouthâ* de Pierre et de Jean : les perles sont plus lourdes, plus riches sur le plan dogmatique mais plus difficiles. Certaines perles comme l'enseignement du Pain de Vie, sont moins narratives. Il a fallu approfondir les aides à la mémorisation en se replongeant dans les travaux du précurseur de la redécouverte de l'oralité, Marcel Jousse.

Les éléments de méthode exposés ci-après n'ont pas une ambition archéologique, mais plutôt une ambition anthropologique, celle d'être profondément adaptés à notre nature humaine voulue par Dieu en assurant la qualité de la mémorisation. Une mémorisation pour nous, personnes « individuelles », corps, âme et esprit, uniques aux yeux de Dieu et entrant en relation avec lui par sa Parole et en la personne de Jésus, et personnes en relation avec des prochains, ayant à former avec eux un « nous », et à partager la Parole reçue en union de volonté avec Celui qui est UN et « Nous ».

Ces éléments ont été « mis au point » en croisant des enseignements et des expériences :

- Des enseignements issus de la tradition orientale et collectés par Pierre Perrier dans de nombreux échanges qu'il a pu avoir avec des mémorisants chaldéens
- L'enseignement de Jousse, et la pratique d'Anne Perrier des récitatifs Jousiens, en lien avec son héritage d'oralité paysanne.
- Une pratique des danses populaires anciennes, dont les fondamentaux et les jeux d'appuis s'avèrent universels.
- Et le retour d'expérience des groupes de *L'Évangile au cœur*.

Table des matières

La mémorisation est d'abord une « absorption » au plus profond de soi.....	2
Quels premiers moyens nous sont donnés pour faire vivre le texte en nous ?	2
Faut-il chanter ?.....	6
Faire participer tout le corps par un balancement sur ses appuis	6
Le joug du bœuf et le fardeau de l'âne	9
De la synchronisation du texte, du mouvement et du geste	10
Des petits proverbes aux textes longs	12
Jean était dans le désert.....	12
Révéler le sens du texte par le mouvement du corps	14
Sécuriser la mémorisation par le sens des mouvements du corps.....	15

La mémorisation est d'abord une « absorption » au plus profond de soi

Le travail de mémorisation n'est certainement pas un travail intellectuel. Les personnes qui entrent dans la mémorisation dans une approche intellectuelle ou académique, en voulant d'abord décortiquer le texte éprouvent souvent ensuite de grandes difficultés à mémoriser « au mot près ». Il faut avoir l'humilité d'accepter de faire vivre le texte en soi, de le gestuer et de le « bouger » (et devant les autres), de le faire résonner, de le laisser nous émouvoir, nous faire pleurer et parfois nous faire rire, en somme, de vivre le texte, avant de chercher à analyser et à comprendre : l'exégèse viendra en son temps. Ces textes d'Évangile sont plus proches de l'organisme vivant que de l'horloge : je peux démonter une horloge en espérant arriver à la remonter et qu'elle se remette alors à fonctionner. Disséquer un organisme vivant c'est le faire mourir.

Quels premiers moyens nous sont donnés pour faire vivre le texte en nous ?

D'abord poser la scène : la transmission orale permet à « l'enseigneur » de planter le décor pour les mémorisants, et de plonger concrètement dans l'action : où sommes-nous, quelle est la disposition des lieux ? Qui est présent et où sont les différentes personnes impliquées (devant, à gauche, à droite, derrière, assis, debout ou allongé...) ? On pourra matérialiser les éléments principaux : par exemple un tapis ou un tissu correctement disposé pourra figurer le Jourdain ou la Mer de Galilée.

Si les perles du Baptême sont probablement à dire tournées vers l'ouest, avec le Jourdain qui coule vers la Mer morte, à notre main gauche, pour emporter nos péchés, les autres perles sont dites vers le sud. Ainsi quand Jésus est à aux noces à Cana et qu'il va vers la Mer de Galilée, elle est en bas à gauche. Quand le fonctionnaire royal redescend à

Capharnaüm, il va vers la gauche. La Mer de Galilée, c'est une analogie du Shéol, en bas à gauche. Et le plus souvent, Jérusalem sera en haut, à droite : nous sommes déjà, dans cette diagonale, dans le trajet entre le Shéol et la Jérusalem Céleste ! Et tout a un sens.

Il faut alors faire attention à une difficulté pour les mémorisants : l'effet « miroir ». **Si le récitant va vers sa gauche, le mémorisant devra bien aller lui aussi vers sa propre gauche** et non faire « le miroir » du récitant qui serait en face de lui. La mémorisation en cercle peut aider : chacun suit alors ceux qu'il a à ses côtés et non celui qu'il a en face de lui, mais nous avons même expérimenté avec succès des mémorisations « en ligne » ou tous les récitants-mémorisants sont tournés dans la même direction, avec le défaut qu'on ne se voit qu'en vision latérale.

Mimer des gestes clé pour faire vivre le texte en soi : le texte prend vie à partir de quelques mots clés forts, le plus souvent des verbes d'action, Car Jésus est Verbe de Dieu, c'est-à-dire une Parole en mouvement et en gestes, pas des mots désincarnés. Mimer va donner de la force au récit, nous faire « toucher du doigt » le dialogue de la grâce entre Jésus et ceux qui sont avec Lui, entre Jésus et nous... en fait entre Jésus et moi.

Quand *l'Agneau de Dieu prend sur Lui le péché du monde*, je vais faire le geste de mettre un fardeau sur mes épaules, et je vais y ressentir le poids de la croix en fléchissant le corps sous ce fardeau.

Quand Jésus « pardonne » les péchés, c'est le verbe « laisser tomber » en araméen : la main (voire les deux mains selon le cas) va s'avancer, la paume en creux vers le haut puis la paume pivoter pour laisser tomber son contenu.

Quand Jésus dit à Thomas : « *Et ta main / enfonce là dans mon côté* » et que l'on prend son poignet droit de sa main gauche comme Jésus a pris la main de thomas, et que l'on mime d'enfoncer sa main droite dans son côté droit, on en a des frissons dans le corps et la scène prend une toute autre dimension en nous.

Les gestes devront être simples, de l'ordre du mime et non du symbole : ce n'est pas un langage des signes, mais un accompagnement du sens du texte par le mime. Ils devront être liés entre eux et fluides, adaptés au rythme du texte dit paisiblement, sans le ralentir.

Si les gestes vont s'estomper une fois la perle bien mémorisée, les plus essentiels resteront et nous les esquisserons nécessairement en donnant la perle à quelque qu'un : nous serons alors en train de transmettre une parole vivante !

Puis faire vivre le texte en bouche et en souffle, en rythmant la phrase avec ses consonnes. Ces textes sont forts : une fois mémorisés, on peut les dire à voix basse, mais quand on mémorise, ils doivent vivre à voix haute. L'Évangile de l'Incarnation n'a pas été enseigné au royaume des antichambres feutrés et des susurrements, mais dans un pays où la langue sonne et où les consonnes donnent sens.

Le rythme élémentaire d'un texte accentué :

La récitation de « ruminant », la « *lectio divina* » (*lectio* désigne une lecture à voix haute) doit pouvoir être faite en marchant,¹ ainsi la récitation doit-elle marquer les appuis des consonnes du texte selon un rythme de marche, un rythme accordé au battement du cœur.

<i>Bienheureux les <u>pauvres</u> en esprit</i>	à <i>eux</i> le <i>Royaume</i> des <i>Cieux</i>
<i>Bienheureux ceux qui <u>ont</u> pris le deuil</i>	<i>ils <u>seront</u> confortés</i>
<i>Bienheureux les doux</i>	<i>ils <u>hériteront</u> de la terre</i>
<i>Bienheureux les <u>affamés</u> et <u>assoiffés</u> de sainteté</i>	<i>ils <u>seront</u> rassasiés</i>
❧	
<i>Bienheureux les <u>miséricordieux</u></i>	à <i>eux</i> sera <u>fait</u> <i>miséricorde</i>
<i>Bienheureux les cœurs purs</i>	<i>ils <u>verront</u> Dieu</i>
<i>Bienheureux les <u>artisans</u> de paix</i>	« <u>enfant</u> de <i>Dieu</i> » sera leur nom
<i>Bienheureux les <u>persécutés</u> pour <u>la</u> sainteté</i>	à <i>eux</i> le <i>Royaume</i> des <i>Cieux</i>

Dans l'exemple ci-dessus, les syllabes en gras sont celles qui portent les accents du texte sur les finales des mots forts. Car en français, ce sont les finales qui portent l'accent contrairement au latin. Les syllabes soulignées ci-dessus correspondent à des posés du pied moins accentués, mais participant à la structuration de la phrase dans le temps.

En psalmodie (en français comme en latin) les syllabes sont égrenées régulièrement, mais les accents commandés par le texte, apparaissent toutes les deux ou trois syllabes, de façon irrégulière. C'est le génie propre du grégorien et de sa psalmodie d'alterner 2 temps et 3 temps avec une grande souplesse.

Si l'on dit le texte en marchant, alors c'est la régularité de la marche qui va primer : les accents seront nécessairement répartis selon ce rythme et c'est le débit des syllabes qui devra s'adapter. Il peut être utile de s'entraîner à marcher ainsi en récitant l'Évangile et les psaumes, à un rythme paisible : autour d'un pas à la seconde. C'est le rythme d'un cœur dans la paix. C'est le rythme du cloître.

Les regroupements en petgames et les césures de respiration :

Les petgames, de l'araméen *pitgamâ*, sont, selon le sens des racines consonantiques du mot,² les membres de phrases que l'on dit en un souffle. La phrase mise en petgame et bien balancée prend vie, car elle prend souffle. La mise en petgame est la base de l'oralité et de la mémorisation. Le pas et l'accentuation du texte était à l'échelle de la syllabe, les petgames sont à l'échelle du souffle

Entre chaque soufle-petgame, une respiration laissera paisiblement passer un temps, c'est à dire un pas dans notre marche intérieure, notre *hallakha*, voire deux quand c'est nécessaire (dans l'exemple ci-dessus après « *ils hériteront de la terre* », pour marquer la fin du ternaire), et jusqu'à quatre si le récit prend un tournant particulier (ici après « *ils seront rassasiés* », avant d'aborder le deuxième groupe de béatitudes). D'un récitant qui ne respire pas, un vieux paysan dira : « Il parle comme un livre : sans respirer ». C'est, pour

¹ Pourquoi sinon, y aurait-il des cloîtres dans les monastères.

² Pas selon le dictionnaire syriaque, malheureusement trop éloigné de l'oralité.

un vieil oralisant, le signe sûr d'un « gars de la ville » qui vient imposer sa science, mais n'a pas compris grand-chose à la vie.

Chaque petgame correspond ainsi à un souffle et souvent à un geste clé. Ce geste, sera le plus souvent un verbe d'action à mimer, ou un chiffre important à mémoriser, éventuellement, la désignation d'un personnage clé de la scène. Ce geste n'est pas destiné à un spectateur : il a pour but de faire vivre la scène à celui qui apprend ou qui récite.

Prenons le début de la *Karozouthâ* de Pierre et de Jean :

Jean était dans le désert baptisant et prêchant
un baptême de repentance pour le pardon des péchés

Le *désert* va être désigné vers la gauche.

Le geste de *baptiser*, c'est faire couler de l'eau sur la tête (des deux mains), puis pour *prêcher*, les mains partent du visage et vont vers les interlocuteurs en s'ouvrant, dans la même séquence de geste enchaînée. Nous verrons que la fluidité va sans doute nous obliger à simplifier en nous focalisant sur le geste de prêcher.

La *repentance* sera l'action clé du 3eme petgame : on peut se frapper la poitrine.

Et pour le *pardon des péchés*, comme nous l'avons vu, il s'agit de laisser tomber les péchés dans le Jourdain comme on laisserait tomber un objet du creux de sa main en faisant pivoter le poignet.

Il est important de noter que, pour des petgames relativement courts, le verbe ou l'action la plus importante et donc ce qu'il y a à gestuer en priorité est souvent à la fin du petgame, mais l'amorce du geste commence avec son début : le corps se met en mouvement mais il sait où il va : désert, pécher, repentance, pardon (des péchés). Le geste va s'achever sur le dernier appui vocal.

Les petgames avec deux gestes sont rares : *Bienheureux les affamés et assoiffés de sainteté* va pouvoir se faire avec deux gestes de « avoir faim » i.e. les mains qui se tordent devant le ventre pour sentir l'effet d'une vrai faim, et « avoir soif » i.e. les mains qui se serrent autour de la gorge pour marque la brûlure de la soif. Rappelons qu'en araméen, la gorge, c'est l'âme : ainsi c'est le corps et l'âme qui sont en souffrance, quand ils ne sont pas irrigués par l'Esprit (le souffle).

Baptisant et pêchant (cf ci-dessus) pourrait être dans ce cas, mais il est difficile de faire les deux gestes dans le rythme du texte : donc s'il faut choisir, on choisit le dernier.³

Ce principe est bien évidemment à adapter pour les petgames longs où il faudra trouver un chemin pour en dégager l'essentiel et le marquer.

Ainsi déjà, avec gestes clés, souffles et respirations, rythme de la phrase, la mémoire peut commencer à « attraper » quelque chose de structuré, qui va s'ancrer en nous,

³ Les indications du Codex Khabouris montrent que ces deux verbes sont dits en un seul souffle.

et pas une prose lisse, probablement parfaitement écrite, agréable à lire, mais avec moins de saveur.

Faut-il chanter ?

C'est un long débat des écoles d'oralité : la plupart des héritiers de Jousse aujourd'hui mémorisent en chantant. La mélodie du chant aide à ancrer le rythme en soi et à mémoriser le texte. Mais le chant présente trois difficultés importantes.

- D'expérience, s'il fallait chanter, *L'Évangile au cœur* n'aurait pas la moitié de ses mémorisants d'aujourd'hui. En France, le chant n'est pas dans notre culture et beaucoup de gens sont bloqués à l'idée de chanter. La mémorisation n'est pas une activité d'élite et doit pouvoir être proposée à tous.
- Pour chanter, il faut des mélodies. S'il s'agit juste de psalmodies avec des finales légèrement ornées, le chant n'apporte pas beaucoup plus que le rythme de la phrase, s'il est bien marqué. S'il s'agit de mélodies plus élaborées, il faut des compositeurs. Or une mélodie est datée dans son style, et elle devient vite une question de goût. Les vrais oralisants fredonnent en récitant, mais ce n'est pas une mélodie composée, c'est quelque chose qu'ils ont en eux, difficile à partager.
- Chanter facilite certes la mémorisation mais si l'on a mémorisé en chantant, il devient très difficile de restituer sans chanter. Or si nous mémorisons, c'est certes pour nous, pour vivre avec l'Évangile dans le cœur, c'est certes pour faire apprendre à notre tour à d'autres, mais c'est aussi et peut-être surtout pour pouvoir donner une perle d'Évangile au prochain qui en a besoin. Et là, s'il est très simple d'estomper le rythme et de faire les gestes minimaux, pour rester dans le ton d'un échange de personne à personne, il n'est pas opportun de chanter.

La sagesse de la tradition chaldéenne, dont les moines et les évêques savaient par cœur, est certes de chanter dans l'action liturgique du *Qourbana* (la Messe) avec des tons appelés *resh qalé*, au nombre de 17, qui peuvent s'assimiler à nos 8 tons grégoriens et leurs variantes de psalmodie, mais ils apprenaient sans chanter pour pouvoir donner sans chanter, à celui qui en a besoin. Encore est-il que l'araméen oral est rythmé et chantant par nature. Pourquoi le français parlé, rythmé, gestué et vécu ne le serait-il pas ?

Faire participer tout le corps par un balancement sur ses appuis

Nous avons pour le moment fait bouger notre gorge et nos poumons par le rythme du texte et ses accents, et les respirations.

Nous sommes entrés dans le texte par le mime des gestes essentiels, au fil des petgames et des reprises de souffle, et fait ainsi bouger nos mains et nos bras.

L'apprentissage des premiers colliers de débutants par les mémorisants de *L'Évangile au cœur* a pu se faire en mobilisant seulement ces premiers éléments ci-dessus (orientation dans l'espace, rythme de la phrase, gestes clés), mais le collier des 50 perles constituant la première « karoouthâ » de Pierre et de Jean se montre d'un autre niveau de difficulté. La perle du pain de Vie en est un sommet et ces techniques y montrent leurs

limites. Nous avons alors éprouvé le besoin de nous replonger dans les fondamentaux joussiens pour identifier des leviers plus puissants.

Selon Jousse, les « récitatifs » sont structurés, comme la personne, selon trois axes :

- Un axe avant – arrière
- Un axe droite – gauche / gauche – droite
- Un axe haut – bas. Nous laisserons ce dernier de côté à ce stade car il vient assez naturellement avec le sens du texte dès que le corps s’est mis en mouvement.

Le rythme de la phrase, la scansion des mots, va pouvoir être mis en acte par l’accentuation des consonnes, selon le rythme de base d’une marche, sensiblement au rythme de la pulsation du cœur, et par les reprises de souffle. Mais cette scansion ne va pas permettre de graver en soi la grande structure du texte, c’est-à-dire la façon dont les petgames se répondent, structure qui est d’un niveau supérieur au simple rythme des consonnes, et à leur regroupement en petgames. C’est seulement un balancement du corps, qui va permettre de traduire la structure du texte, selon les axes décrits par Jousse, et en particulier l’axe transversal gauche – droite et l’axe médian avant – arrière.

Selon les écrits de Jousse⁴, on peut penser que le balancement devrait lui aussi suivre le rythme de la marche (de l’ordre d’un pas par seconde, voire plus rapide) et selon la nature des petgames, tantôt de gauche à droite, tantôt d’avant en arrière. Mais cette proposition de Jousse, ou tout au moins la façon dont elle est mise en œuvre dans certaines écoles d’oralité Joussiennes, debout avec un balancement du corps d’avant en arrière (au passage le balancement droite gauche a été mise de côté), est fortement inspirée de la pratique des écoles rabbiniques où l’élève est assis et balance le tronc d’avant en arrière. A l’usage, cette proposition soulève plusieurs objections.

Tout d’abord, cette pratique d’un apprentissage assis avec balancement du tronc dont ce serait inspiré Jousse semble bien venir des « maisons de misdrash » (*beit a midrash* en hébreu) dont la fondation serait postérieure au premier siècle⁵ et aurait pu constituer une réponse aux maisons de mémorisation de la *Souarthâ* (les colliers oraux de l’Évangile). Ces maisons fondées par Notre Seigneur se sont très rapidement répandues par le travail des 72, des Cinq-cents qui sont envoyés en mission et de son pendant essentiel « fixe » : le réseau des mères de mémoires et consacrées, et des maîtresses et maîtres de maisons où l’on mémorise (*Aquélos et Prisquéla* en font partie). Ce mode d’apprentissage assis correspond en fait à une approche intellectuelle de la Torah, de fait reprise par l’enseignement des écoles coraniques. Ce n’est pas l’école de Jésus, qui elle, nous enseigne à être des vivants bougeant et marchant, des *abré*, et pas des assis installés jugeant. Et

⁴ Voir « *La parole, le parlant et le souffle* », chapitre III de « *L’anthropologie du geste* ». Mais l’interprétation que l’on peut faire de ces écrits de Jousse en matière de balancement ne nous paraît pas très précise quant à la mise en œuvre. La façon qu’avait Jousse d’interpréter réellement la « partition » du mouvement du texte mérite selon nous d’être approfondie.

⁵ A ne pas confondre avec les groupes de 6 élèves de niveau supérieur autour d’un rabbi, plus anciens.

Jousse a bien été le premier à rejeter une mémorisation assise qui positionne le mémorisant en juge et non en vivant/debout, et qui pousse à l'intellectualisation, ce que Jousse appelait « l'algébrose ».

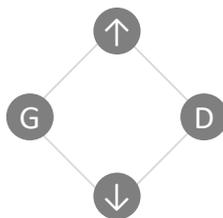
La pratique du balancement Joussien debout d'avant en arrière, transposant le balancement assis des « maisons de midrash » soulève une difficulté d'ordre mécanique : la marche est un mouvement uniforme : mouvoir 80 kg à vitesse constante sur terrain plat ne demande pas un effort particulier. A l'inverse, en restant sur place, faire balancer 60 ou 80 kg d'avant en arrière demande une énergie importante. Le fait de faire balancer le tronc à un enfant assis réduit très sensiblement le moment d'inertie (en $\frac{1}{2} m.r^2$, où le poids de l'enfant m est divisé au moins par 2 par rapport à celui d'un adulte debout, et le rayon r par 4 et donc l'effort au moins par 32), mais pour un adulte debout, c'est épuisant.

De plus la fréquence d'un balancement au rythme de la marche (à la seconde) est trop élevée pour en fixer précisément les mouvements : quand serais-je sur le pied droit ? Quand sur le pied gauche ? Quand en avant ? Quand en arrière ? Ainsi ne pouvant simplement maîtriser mon mouvement au *iod* près, la position de mon corps perd sa signification : elle devient un bruit qui perturbe le processus cognitif. Pour faire un parallèle, quand un instrumentiste définit son doigté, il refait à chaque fois le même doigté, sauf à en trouver un nouveau qui permette une meilleure interprétation, qu'il adopte alors pour toutes ses prochaines exécutions de la pièce : sauf en déchiffrage, ce n'est jamais « improvisé ».

Enfin, si la scansion est exactement renforcée par un mouvement du corps, elle va devenir lourde. C'est de l'ordre de la relation entre la musique militaire et la musique...

Nous proposons donc de jouer l'appui du corps au rythme des petgames et non au rythme de marche de la scansion du texte. Il suffit alors, pour le balancement latéral, de balancer de droite à gauche en faisant simplement sur un transfert du poids du corps du pied droit au pied gauche (le corps bouge peu, l'effort est minime). Pour le balancement avant ou arrière, il suffit d'avancer ou de reculer le pied « libre » (i.e. sans poids) pour y prendre un appui en avant ou arrière.

Ainsi il s'agit de positionner l'appui du poids du corps et la position du pied d'appui sur un losange, en « as de carreau » :



Au rythme des petgames, le balancement des appuis est beaucoup plus simple à maîtriser et surtout le texte mis en petgame peut y être mis en valeur avec ses jeux de mouvement en avant ou en retrait et de passage de la droite vers la gauche et de la gauche vers la droite.

la « Pleine Espérance » (l'enseignement de la *Souarthâ*) en lieu et place du poids de la Torah. La position en arrière porte donc à la fois Jésus et le fardeau léger, mais aussi la douceur dans la gorge, douceur où l'on prend le temps de se poser avec deux pieds.

Le joug est partagé avec Jésus : en tant que baptisés, nous portons avec lui son joug comme si nous étions un bœuf « conjugué » à Jésus (attaché au même joug), nous à gauche et Jésus à notre droite. Les bœufs, en avançant, ont un balancement de droite et de gauche marqué, et quand ils sont conjugués, ils marchent nécessairement du même pas, avec le même balancement. Ainsi quand je marche dans la vie, nous seulement je marche à côté de Jésus mais à son pas, et si je trébuche, le joug partagé avec le Seigneur me retient vers le haut plutôt que de me peser. Pour sentir ce joug on pourra même poser sa main droite sur sa nuque en épousant avec la main la forme de la nuque et en donnant donc à son avant-bras et à sa main la forme du joug.

Le balancement de base gauche-droite est un simple changement d'appui latéral : il suffit d'un changement de poids du corps du pied gauche vers le pied droit et inversement, au rythme des petgames (un petgame à gauche, un à droite, etc ...) c'est-à-dire des respirations, en prenant le temps de respirer tranquillement dans les changements d'appui, et sans que cela nécessite un déplacement des pieds eux-mêmes

Nous voyons alors la logique du texte se compléter : nous sommes à gauche, Jésus est à droite, et ce joug de Jésus est doux à notre nuque... pour peu qu'elle ne soit pas trop rétive, et Jésus à notre droite est humble : il se met à droite à notre hauteur pour porter le même joug que nous.

Ainsi par les balancements, nous avons une exégèse du texte par le corps. En vivant cette perle du joug et du fardeau avec ses balancements nous avons en 10 minutes une leçon de spiritualité bien plus profonde que bien des conférences...

Mais avec cette petite perle, nous avons aussi un jeu de familiarisation au balancement pour ceux qui entrent dans cette forme nouvelle d'ancrage en mémoire profonde.

De la synchronisation du texte, du mouvement et du geste

Nous sommes « un » et nous ne pouvons vivre indépendamment le texte, le mouvement du corps et le geste de la main. Reprenons notre exemple de la première perle de la *Karozouthâ* de Pierre et de Jean.

<i>Jean était dans le désert</i>	<i>baptisant et prêchant</i>
<i>un baptême de repentance</i>	<i>pour le pardon des péchés</i>

Nous avons ici des petgames courts, bien équilibrés.

Les mots clés sont évidents : désert, prêcher (le verbe final est le plus important), repentance, pardon des péchés (geste du « laisser tomber »).

La mise en mouvement du corps va vers un but : pour atteindre la fluidité, il faut que notre intention vers ce but soit claire. Ainsi, le début du mouvement, c'est à dire le départ de la position d'appui précédente, se fait avec le début du petgame-texte et idéalement,

si comme ici, le petgame n'est pas trop long le nouveau pied d'appui sera "posé" sur le dernier accent tonique du petgame, et c'est ce posé qui "fait" l'accent tonique, marquant le mot clé.

Ainsi la mise en mouvement de la gorge se fait avec la mise en mouvement du corps... et cela met bien en évidence pour des petgames se faisant pendant selon l'axe transversal l'importance du sens de ce mouvement de droite à gauche ou de gauche à droite, selon l'économie de la grâce. Le petgame (s'il est court) se dit dans le trajet.

Cela met aussi en évidence l'importance de l'ordre des mots dans la traduction, sur des petgames courts : c'est la finale qui va porter l'accent de sens. Cette notion s'est perdue dans le français littéraire, mais elle est importante en oralité. Ainsi nous rions du professeur de français de Monsieur Jourdain dans *Le bourgeois gentilhomme*, mais

*Belle marquise,
Vos beaux yeux me font mourir d'amour*

... n'est pas équivalent à :

Vos beaux yeux, d'amour me font mourir

... selon qu'on veut insister sur le fait que l'on est amoureux ou que l'on est mourant. Il suffit de l'essayer à voix haute et cela devient évident.

Dans cet exemple profane, le geste ne sera pas le même, car le mot essentiel n'est pas le même entre la passion amoureuse et la mort.

On comprend alors que le geste va être dans l'accompagnement et dans le prolongement du mouvement. Il accentue l'accent :

<i>Jean était dans le désert</i>	<i>baptisant et prêchant</i>
<i>un baptême de repentance</i>	<i>pour le pardon des péchés</i>

Désert : la main gauche va désigner le désert à gauche en arrière dans l'élan du mouvement vers la gauche.

Prêchant : la main droite va partir de la bouche pour aller vers l'avant droite avec les doigts qui s'ouvrent, là encore dans le prolongement du mouvement vers la droite.

Repentance : la main droite va venir frapper la poitrine, près du cœur, toujours dans l'élan du mouvement.

Pardon des péchés : le geste du laisser tomber se fera dans le mouvement vers la droite pour arriver à exprimer un soulagement du corps par un léger mouvement vers le haut du fait de l'appui sur le pied droit (pied d'arrivée), à la fin du geste de laisser tomber.

Ainsi dans l'ancienne tradition monastique orientale, un des critères permettant de discerner si un diacre est prêt à recevoir l'ordination sacerdotale c'est le fait qu'il bouge (et même « danse ») et gestue le texte (paroles et gestes) de la sainte Liturgie de façon fluide, montrant ainsi qu'il est en mesure de la vivre en profondeur. Nous commençons à saisir pourquoi et comment.

Pour les petgames longs, il y aura des choix de geste à faire, et le cas échéant à entrer dans un petit « mimodrame » liturgique au sens de Marcel Jousse. Prenons l'exemple dans la 3^{ème} perle du premier pendentif de la *Karozouthâ* de Pierre et de Jean :

*Et même nous qui sommes **prêtres** ne sommes pas **dignes**
de **dénouer** les liens de ses sandales*

Faut-il mimer le fait d'être prêtre, qui dans l'araméen s'exprime par un mot, désignant le ruban qui tient sur le front le *pétalon*, la plaque d'or qui marque la qualité de prêtre du Temple ? Il faudrait alors mettre les mains au front pour y ceindre ce ruban, mais c'est assez peu compréhensible en dehors d'une érudition qui n'a pas vraiment sa place dans ce qui se veut un outil pratique d'évangélisation, et c'est ce qui nous a poussés à proposer une traduction aussi « explicative ».

En revanche, il est certainement important de mimer Jean se reculant et se baissant respectueusement puis faisant le geste de dénouer les liens des sandales de Celui-qui-vient qui est tellement divin qu'un prêtre du Temple n'est pas digne de faire ce service de dénouer les lacets, et tellement humble qu'au lieu de porter des chaussures d'apparat, il vient en sandales. Jean avait compris bien des choses !

Des petits proverbes aux textes longs

Marcel Jousse, dans son *anthropologie du geste* ne donne que des exemples de textes courts, très oraux et très proverbiaux. Or la difficulté que nous avons à vaincre est celle de mémoriser des textes longs, très narratifs, ou même des exposés dogmatiques incroyable comme la perle du Pain de Vie.

Le système est très contraint, car ces textes jouent sans cesse entre des alternances « binaires » (formant des dipôles droite-gauche ou gauche droite), des jeux oraux en ternaires, et des figures à quatre positions avec une introduction centrale, un dipôle et une conclusion également centrale. Or nous n'avons que deux pieds et une fois posé un pied droit, nous ne pouvons que déplacer le pied gauche, et donc aller vers la droite nous est alors interdit : nous ne nous sommes pas donnés la liberté des danses modernes comme le « madison » où tout le jeu consiste à croiser les pieds.

Nous disposons en revanche d'un aide précieuse avec le Codex Khabouris : tel que nous le comprenons, ce manuscrit porte des signes de cantilation liturgique. Les signes de modulation psalmodiques y sont nombreux. Il n'est évidemment pas pertinent de mettre une césure de petgame à chaque point de modulation du Khabouris, en revanche :

- Nous faisons systématiquement une césure si le signe est complexe, montrant un ornement oral particulier (l'équivalent des médiantes et des finales grégoriennes).
- Sauf exception, nous évitons de couper la phrase en dehors d'un signe du Khabouris : on a ainsi un certain nombre de petgames longs qui vont alors presque toujours se retrouver en position centrale, avant ou arrière, en posant si besoin le deuxième pied pour retrouver un équilibre.

Jean était dans le désert

Prenons déjà la première perle du premier collier :

Pour conclure sur un dernier exemple, on peut citer la perle de la résurrection de Lazare :

25	↓ <i>Jésus lui dit :</i> ↑ « <i>C'est Nous</i>	
	<i>la Conscience</i>	<i>et la Vie</i>
	↓ <i>Celui qui croit</i> ↓ <i>en Moi</i>	
	<i>entrant dans la mort</i>	<i>entrera dans la Vie</i>
26	↑ (g) <i>Et tous ceux qui sont vivants</i> ↓ <i>et qui croient en moi</i>	
	<i>entrant dans ce temps</i>	<i>ils n'entreront pas dans la mort</i>
	↓ <i>Crois-tu cela</i> »	
	-	
27	↑ <i>Elle lui dit :</i> ↓ <i>je crois !</i>	
	« <i>Oui,</i>	<i>Mon Seigneur,</i>
	<i>le Fils de Dieu venu dans ce monde</i> »	<i>Vous êtes le Messie,</i>

Le terme de « conscience » est inhabituel. Or il est ici à gauche. Il correspond clairement à l'état des âmes qui sont dans la mort, à gauche, et pas dans la Vie à droite. En disant : « *C'est Nous, la conscience et la Vie* », le Verbe indique que ceux qui sont mort sont dans un état de conscience mais qui n'est pas la Vie : ils sont au Shéol. Ceux qui croient ne connaissent pas la mort ou la quittent pour entrer dans la Vie dans ce mouvement de gauche à droite.

Jésus est venu dans ce monde (de la droite vers la gauche) mais surtout, il va descendre au Shéol (à gauche) pour aller proposer Sa Miséricorde à tous ceux de la Maison des morts, qui sont conscients... mais pas « vivants ».

Sécuriser la mémorisation par le sens des mouvements du corps

L'expérience montre qu'une fois qu'on est entré dans le sens (la signification) des mouvements, alors nous avons un détrompeur qui nous interdit d'oublier un petgame.

Le travail de petgamisation proposé pour ces 50 textes de la *Karozouthâ* de Pierre et Jean, dans l'ouvrage « *Les braises de la Révélation* » vise la cohérence d'une perle à l'autre avec des « fondamentaux » qui reviennent. Ainsi l'on se souvient que tel petgame est nécessairement vers la droite ou vers la gauche, ou vers l'avant ou vers l'arrière. Et l'alternance inexorable des appuis des pieds nous évite alors d'oublier un petgame, ou si nous étions à l'oublier, à nous « réveiller » dans notre travail plus ou moins conscient de remémoration pendant la nuit en nous disant qu'il manque bien un petgame et que ça « ne fonctionne » pas.

Ainsi non seulement ces mouvements nous entraînent dans une exégèse corporelle du texte, toute simple mais très profonde, mais ils nous aident ensuite à sécuriser la qualité de la mémorisation.

Cette approche par le corps est très inhabituelle à la plupart des citoyens occidentaux que nous sommes, c'est-à-dire à la plupart d'entre nous. Elle va demander un investissement de la part des mémorisants, mais au fil de l'entraînement, avec un peu de persévérance, il apparaît gratifiant à beaucoup, facilitant vraiment la mémorisation. Il vaut mieux tester l'approche sur des perles nouvelles ou un peu « oubliées » que reprendre une perle déjà bien mémorisée : réécrire en mémoire quelque chose de déjà su est difficile !

Certains n'y arriveront pas : il faut alors qu'ils se concentrent sur la qualité du rythme de la diction et des respirations, et sur la qualité du geste des mains. Et peut-être un jour, pris dans le mouvement, ils en viendront à bouger tout le corps dans une danse vers Notre Seigneur.

